
La Marseillaise. Chant national des Français - 1792 : 1871.

Numéro d'inventaire : 1979.29567

Type de document : image imprimée

Éditeur : Pellerin (Epinal)

Imprimeur : Pellerin, Epinal

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1890 (vers)

Inscriptions :

- numéro : 78

Description : Partition, paroles, historique et 1 illustration (180 x 150).

Mesures : hauteur : 385 mm ; largeur : 290 mm

Notes : Titre en lettres tricolores. Partition, paroles, historique et une riche illustration (180 x 150) avec Marianne, accompagnant vers un champ de bataille, des soldats, des conscrits portant leurs numéros, accompagnés d'enfants et d'une femme située au lointain arrière-plan). En médaillon : Rouget de Lisle. Image utilisée lors d'une exposition en 1988-1989 au Musée National de l'Education de Rouen, intitulée "P comme Patrie" (en France, 1850-1950)". Datée à cette occasion "vers 1900".

Mots-clés : Images d'Epinal

Formation de la conscience nationale et patriotique

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : 1

ill. en coul.

PELLERIN & C^e, imp.-édit.

IMAGERIE D'ÉPINAL, N° 78

LA MARSEILLAISE

CHANT NATIONAL DES FRANÇAIS — 1792 : 1871

Musique

Al-lons, en-fants de la Pa-tri-e, La-jour de gloire est arri-vé. Can-tre nous de la ty-ran-ni-e, Lé-ten-dard san-giant est le-vé, Lé-ten-dard san-giant est le-vé; En-ten-doz vous dans les cam-pa-gnes, Mu-gir ces fi-ro-o-sol-dats? Ils vien-nent jus-que dans vos bras, B-gez-gez vos fils, vos com-pa-gnes.

CHŒUR

Aux ar-mes! ci-toy-ens, for-mez vos ba-tail-ions, Mar-chons, marchons, qu'un sang im-pur a-breue nos sil-lons!

Aux ar-mes! ci-toy-ens, for-mez vos ba-tail-ions, Mar-chons, marchons, qu'un sang im-pur a-breue nos sil-lons!

Aux ar-mes! ci-toy-ens, for-mez vos ba-tail-ions, Mar-chons, marchons, qu'un sang im-pur a-breue nos sil-lons!

III

Que vent cette horde d'esclaves,
De trahis, le rois conjurés?
Pour qui c'e-s ignobles entraînes,
Les lèvres des voleurs préparés? Moi
Français, pour nous, ah! que! outrage!
Quels transports il doit exciter!
C'est nous qu'en osse mériter
De rendre à l'antique esclavage:
Aux armes! citoyens, etc...

IV

Quoi! ces cohortes étrangères
Fercent la loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaires
Terrassent nos flers guerriers! Moi
Grand Dieu! par des mains enchainées
Nos frouts sous le joug se plieront,
De vils despotes deviendront,
Les maltes de nos destines!

Aux armes! citoyens, etc...

V

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,
L'appeliez de tous les partis,
Tremblez! vos projets parnicides
Vont enfin recevoir leur prix! Moi
Tout est soldat pour vous combattre:
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêt à se battre.
Aux armes! citoyens, etc...

VI

Nous entrerons dans la carrière

QUAND NOS AINES N'Y SERONT PLUS!

Quatre-vingt-dix-huit ans après la victoire de la Révolution, l'illustration montre une vision idyllique de la victoire française sur les forces étrangères.

VII

C'était pendant l'hiver de 1792. Il y avait un jeune officier du génie en garnison à Strasbourg. Il s'appelait Rouget de l'Isle et était originaire de Lons-le-Saunier, dans le Jura. Poète et musicien, il charmait par les vers et par la musique la forte impatience de la garnison. Ame ardente, cœur généreux après de libérés, il était dévoué à la Révolution et sa sensibilité s'exprimait à la pensée des dangers dont le menaçait le coalition étrangère formidable surtout alors à la frontière du Rhin. Or une nuit, dans un état de sublime inspiration, il compose tout d'un jet sans l'écrire l'hymne destiné à l'armée qui défendait cette frontière et vient le lendemain le chanter dans le salon du baron Ditterich, maire de Strasbourg, où il était reçu familièrement. La société qui s'y trouvait réuni fut transportée d'enthousiasme à ces foudroyants accents. Le nouveau chant exécuté quelques jours après à Strasbourg vola de ville en ville. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les bataillons marseillais le répandirent en France en le chantant sur leur route. De là lui vint le nom de Marseillaise. — La Marseillaise, dit Lamartine, c'était l'eau de feu de la Révolution, qui dissolvait dans les sens et dans l'âme du peuple l'ivresse du combat. Les notes de cet air donnaient l'âme, doublaient les forces, voilà la mort. Tous les peuples entendent, à certains moments, jaillir ainsi leur âme nationale dans des accents que personne n'a écrits et que tout le monde chante. *

NOUVEAU HÉMISPHÈRE

1792